

CLAUDE LECOUTEUX

**Fées, Sorcières**  
et  
**Loups-garous**  
*au Moyen Âge*

*Préface de Régis Boyer*

QUATRIÈME ÉDITION



AUZAS ÉDITEURS  
**IMAGO**

## REMERCIEMENTS

*Ce livre n'aurait pu voir le jour sans l'aide de mes collègues et amis, † Christoph Gerhardt (Trèves), Sieglinde Hartmann (Francfort) et Harald Kleinschmidt (Stuttgart, maintenant à Tsubuka, Japon) qui nous ont fourni des documents inaccessibles en France. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.*

ISBN : 978-2-84952-167-0  
© Éditions Imago, 2012  
7 rue Suger, 75006 Paris  
Tél : 01-46-33-15-33  
e-mail : [info@editions-imago.fr](mailto:info@editions-imago.fr)  
Site internet : [www.editions-imago.fr](http://www.editions-imago.fr)

## **Préface de Régis Boyer**

*Paradoxalement, c'est par la conclusion qu'il faudrait commencer la lecture de cette remarquable étude qui clôt la trilogie dont les deux premiers volets s'intitulaient Fantômes et Revenants au Moyen Âge (Imago, 1986) et Les Nains et les Elfes au Moyen Âge (Imago, 1988). Claude Lecouteux, en somme, s'y applique à démontrer que notre conception de la mort, non seulement n'a pas à être entendue, selon nos désolantes notions ultramodernes, comme une fin en soi, mais surtout, si nous voulons bien remonter aux sources de notre culture, est carrément démentie par nos témoins antiques et médiévaux, de quelque nature qu'ils soient. J'ai toujours été frappé, après des décennies de fréquentation régulière de nos textes scandinaves anciens — mais il n'est pas question de leur conférer une valeur d'exclusive, les brillantes confrontations que nous propose Claude Lecouteux, qui sont sa marque propre et où il est sans égal, suffisent à vérifier qu'il s'agit là de bien autre chose que du legs d'une unique culture donnée — j'ai toujours été frappé de l'inanité de nos catégories, dichotomies ou exclusives modernes. Je consens, puisqu'on nous le dit et redit dans le présent livre, que nos sources norroises, toutes christianisées qu'elles soient, restent plus près d'une vérité fondamentale qui s'est offusquée au cours des siècles : c'est, bien entendu, ce qui fait le prix de ces témoins, pour peu qu'ils soient bien entendus. Or, il ressort à l'évidence de leur étude qu'ils sont proprement incapables de tracer une ligne de démarcation nette entre ici-bas et au-delà, entre « vie » et « mort », donc. Ce n'est pas qu'ils ne soient pas sensibles à ce qu'il faut appeler un changement d'état, de statut ou qu'ils ne sacrifient pas à ce qui est une constatation obvie, savoir, que dauði, le mort, n'a pas le même type de réalité que lifandi, le vivant. Mais la distinction n'entraîne pas de basculement dans nos idées de néant ou de non-être,*

dénominations pour lesquelles, d'ailleurs, l'ancien norrois ne dispose simplement pas de vocables adéquats ! À tout moment, dans cette mentalité, le mort peut venir informer le vif, ce dernier est capable de susciter le trépassé, une étonnante (pour nous) circulation s'établit entre les deux règnes à telle enseigne que nous ne savons pas toujours, quand nous lisons telle saga ou tel texte eddique, dans quel domaine nous évoluons. Les Rêves de Baldr (Baldrsdraumar, Edda poétique) sont-ils à verser délibérément, comme leur intitulé pourrait le suggérer, au dossier purement onirique ou faut-il, au contraire, tenir ce plan comme le seul recevable et bien voir que l'ontologie est, ici, captée à sa source même ? Car l'argument de ce poème n'est pas indifférent ici : c'est Óðinn en personne qui suscite à force une voyante pour lui faire dire ce qu'il est advenu de Baldr, fils d'Óðinn, mort récemment. À l'inverse, le défilé impressionnant des revenants, dans Eyrbyggja saga (la Saga de Snorri le godi), est-il une saisissante affabulation d'une lointaine thématique convenue et tirée de l'hagiographie latine (mais alors, comment se fait-il que ce soit précisément cette imagerie qui ait été retenue) ou remonte-t-il à des archétypes sans feu ni lieu qui nous ramènent aux sources de notre condition ?

Car il y a quelque chose de dérisoire, Claude Lecouteux ne cesse de nous le démontrer, dans notre pragmatisme, réalisme, matérialisme actuels. Quelque chose de navrant dans ce reniement absurde de ce qui a si longtemps constitué le matériau même de nos assises mentales. Soyons sérieux : qui, pour paraphraser une citation d'André Malraux, parmi nous, admet vraiment le néant pour lui-même et s'en contenterait ? Qui ose nier, en bonne anthropologie et même en phénoménologie orthodoxe, cette force de vie (livskraf, asu, disait-on en sanskrit, les dieux ases du Nord ont bien dû reprendre la chose à leur compte) qui justifie et notre présence et l'essentiel de nos comportements ? Les constats que chacun de nous est en mesure de faire, hic et nunc, dans leur banalité, vont carrément à l'encontre. Teilhard de Chardin disait fort bien, en substance, que l'humanité est parfaitement incapable de demeurer, bras croisés, en face des perspectives de rédemption qui l'attendent. Et il y a quelque chose d'exactly suicidaire dans les rages de négation qui s'emparent de notre bimillénaire technicien : encore nous est-il facile de nous consoler en nous disant que lesdites fureurs n'affectent qu'une fraction de l'humanité. Car, comme le proclame un Scandinave moderne cette fois, la vie continue... en vérité, Knut Hamsun dit : « la vie vit », men livet lever ! C'est bien le point

*de vue retenu dans le présent livre, sans que l'on éprouve le besoin exprès de nous le dire, tant la chose va de soi. Nous ne sommes qu'une phase, un moment dans un immense élan qui nous meut et la course n'a rien de gratuit : elle se situe sur une trajectoire qui existe depuis toujours et dont, Dieu merci, nous ne voyons, ne verrons pas le terme.*

*Affirmation qui n'a rien ni d'axiomatique, ni de naïf. Car nous disposons de points de repère, et c'est là que ce livre vient remarquablement combler une attente, répondre à l'une de ces questions cruciales qui nous harassent.*

*De ces témoins, Claude Lecouteux a choisi, ici, d'en retenir un, qui est certainement, à vrai dire, le plus significatif et le plus éloquent : le plus familier surtout, si nous acceptons d'en prendre conscience. Il l'appelle le Double : soit ! Il aurait aussi bien pu parler de l'androgynie ou des Dioscures, cela serait revenu au même et il le suggère en passant, nous espérons qu'il y viendra un jour. Il est du reste tout à fait remarquable que l'aire culturelle où il prend de préférence ses exemples soit aussi celle où l'on aura poussé le plus loin, me semble-t-il, l'investigation de l'androgynie (Swedenborg, Almqvist, Stagnelius, tous Suédois) tout comme les images gémellaires, depuis Freyr et Freyja jusqu'à Fjörgyn/Fjörgynn en passant par ce « couple » où l'« homme », Njörðr, a un nom de femme pour Tacite (Nerthus) et la « femme », un nom masculin (Skaði).*

*L'idée qui préside ici, bien documentée, et pas seulement par nos sources germaniques, il faut noter ce point, c'est que chacun de nous possède un Double, non seulement spirituel, mais aussi, et c'est là que les références au scandinave ancien font merveille, physique éventuellement. Un Double qui a notre « forme » (hamr), qui nous « accompagne » (fylgja), qui nous « informe » (hugr) et qui, donc, en tout état de cause, annihile toute solution de continuité entre je ne sais quel monde occulte et le « réel ». La démonstration me paraît magistralement menée et je laisse au lecteur le plaisir de la suivre. En précisant, pour élargir un peu le débat, que l'on peut dépasser le cadre que l'auteur, en savant scrupuleux, s'est fixé. Car il me semble bien que nous touchons ici l'un des invariants de notre identité humaine. Je veux bien que l'Église, dans son acharnement à éradiquer le « paganisme », en reléguant dans la démonologie tout ce qui échappait trop manifestement à son magistère, ait lutté contre des représentations qui ne coïncidaient pas exactement avec ses propres conceptions. Il n'empêche qu'elle professait, elle aussi, une espèce de croyance en un Double*

— exactement spirituel, lui — cet ange gardien que, très logiquement, le vieux norrois appellera fylgjuengill, l'ange-fylgja. En fait, pour raisonner différemment, a-t-il jamais existé une culture qui ait récusé, sauf à se nier elle-même, cette prodigieuse image-réalité ?

*Aventurons-nous dans le champ strict de l'histoire des religions.*

*Posons que toute religion, quelle qu'elle soit selon l'étymologie que nous entendons retenir du mot « religion » (qui « relie » notre monde à un univers surnaturel, ou bien qui « réorganise » notre domaine « réel » dans un sens plus conforme à cet irrésistible besoin d'absolu ou de perfection que nous portons en nous, re-ligere ou re-legere), ait commencé, peut-être, par une adoration des grandes forces naturelles, ou, mais en vérité ceci revient à cela, je crois, des grands ancêtres, partant, des morts qui, d'ordinaire, reprennent à leur compte les attributs des forces en question, tant sur le plan physique que dans leur acception intellectuelle ou spirituelle, il y a, partout, toujours, un phénomène de réincarnations, métempsycoses, transmigrations qui fait que ce que nous croyons, espérons, aimons, remonte infailliblement à ces grands archétypes ou prototypes. Et, en conséquence, que la continuité est assurée de ce qui fut à ce qui sera en passant par ce qui est. Parce que, c'est un des enseignements de ce livre clé, notre idée de temporalité qui nous harcèle tant n'est pas fondée. Il y a ce Double qui nous précède, nous escorte ou nous suit (fylgja admet toutes ces connotations), qui nous quitte ou nous réintègre presque à volonté (hamr supporte très bien cette interprétation) par le biais de catalepsies ou de lévitations où s'abolissent toutes nos représentations de nécrose, qui nous baigne et nous éclaire à la demande, pour ainsi dire (c'est le rôle de hugr, anima mundi ou mana si l'on veut), bref, il y a cet alter ego dont nous sommes partie prenante, assurément, mais momentanément seulement, ou spatialement, car, en vérité, elle n'a pas réellement de part à ces catégories spatio-temporelles. Le Suédois Strindberg, écrivant il y a un siècle seulement, fait dire à l'un de ses personnages : « Qui voit son double va mourir. » C'est très exactement ce que professe l'auteur de la Hallfreðar saga, six cents ans plus tôt, et je m'assure que Strindberg ne l'a jamais connue. Continuité d'une certitude irraisonnée, nous sommes bien au cœur d'une vision du monde.*

*Et là-dessus, toutes les cultures qu'invoque Claude Lecouteux, même s'il privilégie la germanique dans ses diverses manifestations, sont d'accord avec un consensus qui laisse pantois le sceptique. Je le*

*redis de livre en livre : la force de l'auteur n'est pas d'avancer des théories préconçues qu'il s'appliquerait à vérifier ensuite par des textes ; trop nombreux sont les chercheurs qui tombent dans cette chausse-trape, y compris les plus grands ; mais de partir de ceux-ci, dans un étonnant effort d'érudition et d'éclectisme, pour leur faire dire comme par la force des choses ce qu'en somme ils entendaient inconsciemment énoncer. Soit : qu'il n'y a pas de « mort », que le néant n'est qu'un jeu d'esprit pervers qu'il y a en nous, en chacun de nous, un principe de vie exactement immortel, qui se manifeste de façons diverses selon l'époque, le niveau de culture et le lieu envisagés, mais qui n'est jamais absent de nos textes. Les revenants étaient incarnations limitées et messagers de l'autre monde, les nains et les elfes en figuraient les arcanes dévoilés par leur truchement : voici le Double qui résume et magnifie toute cette imagerie.*

*En somme, un très beau livre fort instructif et d'autant plus convaincant qu'il reste constamment aux écoutes, non exactement sur l'idée de vie, mais, proprement, sur celle de sur-vie. Et rien ne saurait nous plaire davantage...*

R. B.

*La Varenne, le 25 mars 1991.*